

OFFICE de la RECHERCHE
SCIENTIFIQUE & TECHNIQUE OUTRE-MER.
- 24, rue Bayard Paris -

RÉPUBLIQUE GABONAISE

ÉVOLUTION DU MONDE RURAL NORD-EST DU GABON
EN RELATION AVEC LES CHANGEMENTS EN AGRICULTURE

par Laurent BIFFOT
chargé de recherches de l'O.R.S.T.O.M.

1er CONGRES MONDIAL DE SOCIOLOGIE RURALE
- DIJON AOUT 1964 -



22 JUL. 1980

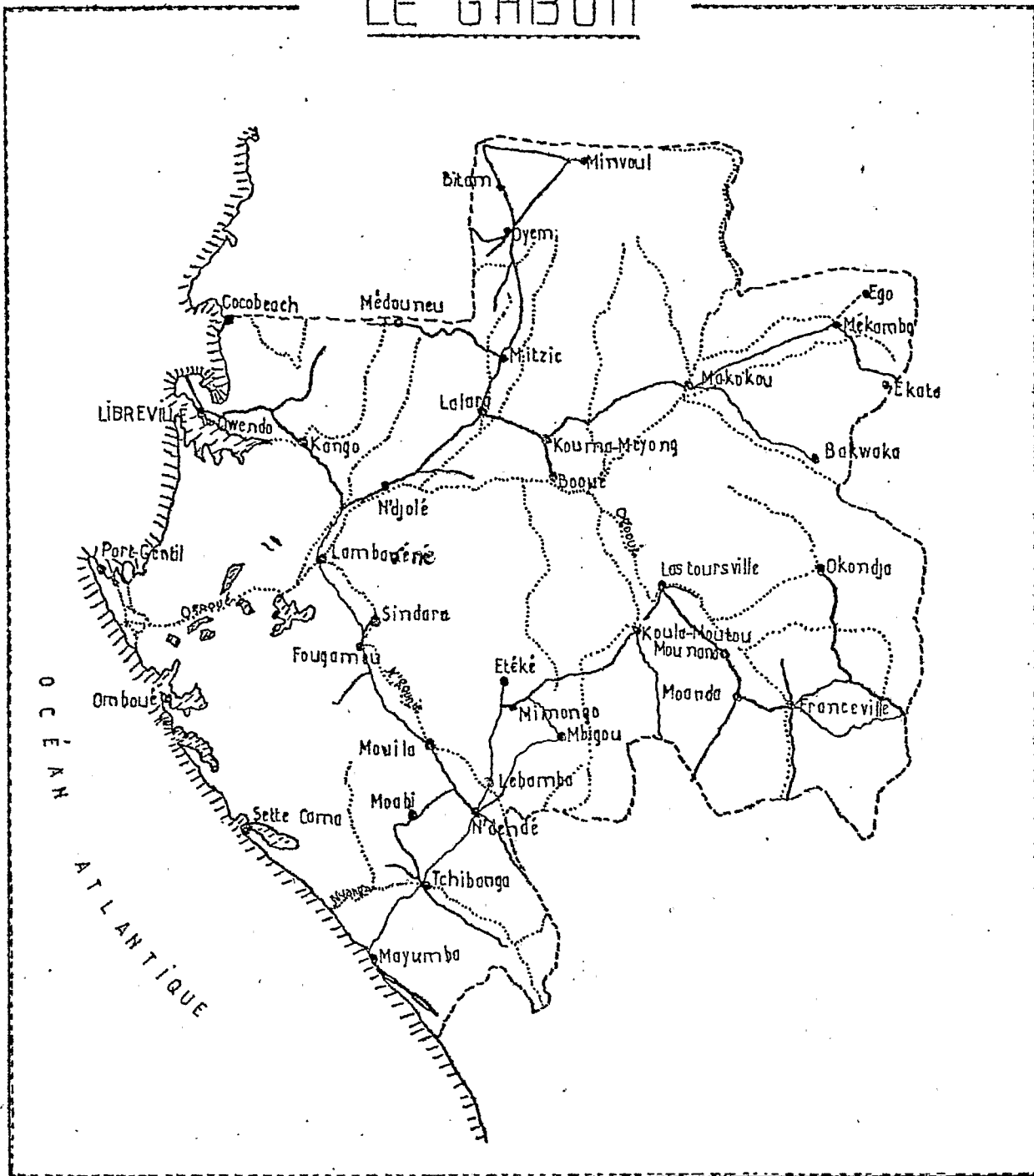
O. R. S. T. O. M.

Collection de Référence

n° B 10.067

B 10.067 ex 1

LE GABON



24, rue Bayard
PARIS

EVOLUTION DU MONDE RURAL NORD-EST DU GABON
EN RELATION AVEC LES CHANGEMENTS EN AGRICULTURE

par Laurent BIFFOT
chargé de recherches de l'ORSTOM

-o-o-o-o-o-

Progressivement connu et marqué par l'Europe dès le 15ème siècle (1), le Gabon, colonie française de 1839 à 1958, République depuis quatre ans, avec comme langue nationale le français, est un territoire situé entre le 2° de latitude nord et le 4° de latitude sud, vaste comme la moitié de la France (267.000 Km²), peuplé seulement de 500.000 habitants.

Quelque quatre mille sept cents kilomètres de routes et un réseau fluvial impressionnant le serpentent à travers de hautes forêts denses interrompues çà et là, à l'est et au sud-est, par d'équivoques savanes.

.../...

-
- (1) En 1471, l'île Sao-Thomé est découverte par les Portugais et le Rio-Gabon probablement en 1472. Vers 1515, les Français fréquentent le Rio-Gabon.
En 1601, une factorerie hollandaise est pillée par les Mpongwé.
En 1698, les Ndiwa sont pratiquement décimés par les Hollandais ravageant les îles Coniquet et Mbini (Estuaire du Gabon).
Ces dates ont pour objectif de souligner l'ANCIENNETE DE L'INFLUENCE EUROPEENNE au Gabon.

Ses huit cents kilomètres de côte sont baignés par l'Océan Atlantique. Au nord-ouest, c'est la Guinée Espagnole que d'aucuns appellent déjà la Guinée Equatoriale ; au nord, c'est le Cameroun ; au sud et à l'est, le Congo-Brazzaville.

Une vue aérienne y détache :

- un complexe minier : Mounana et Moanda,
- six à sept villes naissantes, dont deux ou trois seulement susceptibles d'être appelées villes,
- deux villes portuaires, dont la plus peuplée comprend trente-deux mille habitants,
- un nombre important de chantiers,
- et une multitude de plantations, villages et hameaux.

Le jeu de trois masses d'air - l'alizé (sud-est), la mousson (sud-ouest, maritime), et l'harmattan (nord intercontinental) y divise l'année en quatre périodes ou saisons :

- une grande saison sèche (de fin mai à la première quinzaine de septembre) (1).
- une petite saison des pluies : de fin septembre à début décembre.
- une petite saison sèche : décembre-janvier ; et
- une grande saison des pluies battant son plein en mars.

Dans la région objet de nos investigations, la température moyenne annuelle est de 24° 5, et la moyenne pluviométrique gravite entre 148 (à Booué) et 175 (Makokou).

LA ZONE ETUDIEE

L'étude dont nous donnons ici un résumé des résultats a été réalisée à la demande du Gouvernement Gabonais dans le cadre des investigations nécessitées par la création d'une voie ferrée Mékambo-Owendo.

(1) A Libreville, il s'entend. Un décalage des saisons, dans le temps, a lieu à mesure que l'on passe de la côte (influence accusée de la mousson, d'où forte humidité) à l'intérieur (climat moins humide pour ne pas dire plus sec).

En effet, au Nord-Est, à Belinga, district de Mékambo, à 420 Km. de LIBREVILLE à vol d'oiseau, à 710 Km. par la route et la rivière, le Gabon possède d'énormes gisements de minerais de fer dont l'exploitation rationnelle est inconcevable sans une voie ferrée reliant la mine à la mer.

La réalisation de ce chemin de fer nécessitera une nombreuse main-d'oeuvre. D'où un problème de ravitaillement en nourriture de base notamment. Ainsi s'imposait, avec un INVENTAIRE DE CE QU'OFFRE L'AGRICULTURE AUTOCHTONE, la connaissance de l'homme de cette zone où œuvreront les travailleurs du Mékambo-Owendo.

A cette fin, avec une huitaine d'employés rapidement entraînés en décembre 1962, nous avons entrepris une tournée qui dura sept mois : des premiers jours de janvier au 11 août 1963.

Quatre districts (ou sous-préfectures) retiennent notre attention (1) : le district de Ndjolé et les trois districts de la Région (ou Département) de l'Ogooué-Ivindo : Booué, Makokou, Mékambo. Nous avons étudié :

- 1° - du district de Ndjolé : le centre de Ndjolé et, à soixante kilomètres de ce dernier, deux villages voisins : Otouma et Minkog-Messeng ;
- 2° - du district de Booué : le village de Oussa et Booué même ;
- 3° - du district de Makokou : Makokou et ses environs ; puis les villages de Zooléndé et de Bakwaka sur la route devant relier Makokou à Okondja ; et le village Massaha, sur la route menant à Mékambo ;
- 4° - du district de Mékambo : le village Ekata et son groupe pygmée : le village Mahoula, à 5 Kms 500 de la frontière du Congo (route Mékambo - Makoua et Kellé) ; et le village Ego, à treize kilomètres de la rivière Djouah, appelée Yenzé par les indigènes, rivière séparant le Congo et le Gabon.

Enfin, fut entreprise la connaissance de deux villages-témoins : l'un ravitaillant le centre forestier de Palmévéas : le village Mbili-Nzog de plus en plus connu sous le nom de Amanengone ; l'autre, appelé Nkog-Mhone, situé au bord d'une des plus passantes artères du Gabon : la route Libreville-Lambaréné.

Ainsi fut dénombré le contenu de cinq cent tren-

.../...

(1) voir carte ci-dessus.

te-sept plantations et furent faits quatre cent quatre-vingt-dix-neuf relevés topographiques desdits champs.

LE CADRE DU MONDE RURAL GABONAIS

La traditionnelle vie rurale du Gabonais est représentée avant tout par le village. En conséquence, si, réellement, nous voulons comprendre le monde rural et les problèmes qu'il comporte, il nous faut un moment arrêter notre regard sur le village gabonais. Ce que nous allons faire.

Le village gabonais peut être rapidement schématisé de la façon suivante :

- a) - une vaste cour centrale, plus ou moins rectangulaire ;
- b) - de chaque côté, et tout le long, de cette cour, une ou deux rangées de cases ; et,
- c) - derrière celle(s)-ci, également tout le long, presque parallèle et contiguë, une bande de terre cultivée.

L'analyse des relevés de plans des villages que nous avons étudiés, de Ndjolé aux confins nord-est du Gabon, nous a conduit à distinguer trois sortes de villages gabonais :

- le village de type I, le plus ancien ;
- le village de type II, le plus courant ;
- le village de type III, sorte de transition entre le monde ancestral et le monde moderne.

Ces trois types de villages sont caractérisés par deux sortes d'économie :

- 1° - une économie de champs ou - comme on les appelle couramment en Afrique - plantations, et
- 2° - une économie de village, que j'appelle également, pour éviter toute confusion, économie d'arrière-cour, et plus précisément, ECONOMIE D'ARRIERE-CUISINE ou encore économie de "Bach Yard", ou bien encore le plus souvent, ECONOMIE de "FALGA" (1).

(1) En KOTA, langue du groupe multi-ethnique de ce nom (N-E. du Gabon), le substantif usité est : KWAKA ; en FANG, c'est le mot : FALGA (ou FALA) ; en MPONGWE, c'est le terme : OWIRINA.

Le terme fang a été adopté à cause de sa prononciation facile (cf. p. 5)

Il s'agit de cette bande de terre cultivée, dont nous venons de parler, située juste derrière les cases, parfois contiguë à ces dernières. En effet, chaque épouse ou plutôt chaque femme (car la divorcée, la veuve retirée chez son enfant ou chez un sien beau-parent ne cesseront de planter, qu'handicapées par la vieillesse ou par la maladie) possède un lopin de terre cultivé, juste derrière sa case ou plus exactement derrière sa cuisine (1).

Ces cultures d'arrière-cuisine ou "falga", sont généralement des produits dont les phases de préparation sont des moins nombreuses ; nous dirons même qu'il s'agit, d'ordinaire, de produits qui, une fois extraits, se préparent immédiatement et sont consommables quelques heures après. Ils secourent lorsque l'épouse, malade ou seule, ou empêchée par le

.../...

-
- (1) L'Abbé Raponda-Walker, dans son dictionnaire mpongwè-français, traduit le terme "OGWIRINA" par : "bananeraie qui entoure le village". Cette traduction ne peut pleinement satisfaire, car si, chez le Miènè (2), le bananier était le produit le plus planté dans l' "ogwirina", si c'est la bananeraie qui aussitôt frappe la vue de l'étranger, le bananier était loin d'être l'unique culture de cette économie.

Monsieur François MEYE, dans son roman (à paraître) "SOUVENIR D'ENFANCE" (cf. également "Réalités Gabonaises", 1964) traduit le mot "FALGA" par:ARRIERE-COUR ; expression, à notre avis, plus heureuse. Néanmoins si l'on considère un schéma de village gabonais, on constate que l'arrière-cour peut être interprétée comme englobant :

- 1° - la courette séparant de la case-habitation la case-cuisine,
- 2° - les cases-cuisines,
- 3° - l'arrière-cuisine.

Arrière-cour convenait fort bien du temps où la case servait à la fois d'habitation et de cuisine (temps que décrit Monsieur François MEYE)

Nous pensons donc que l'expression "arrière-cour" est à conserver lorsqu'on utilise "falga" dans le sens générique du terme et que, si l'on veut désigner les cultures du "falga", il conviendrait d'utiliser l'expression : "arrière-cuisine".

- (2) Miènè : groupe multi-ethnique dont fait partie le Mpongwè.

mauvais temps ou par quelque autre raison, ne peut aller s'approvisionner à la plantation.

Si nous considérons à présent les trois types de villages annoncés plus haut, nous constatons que :

- Le village de type I est caractérisé par :

- 1° - le fait que la presque totalité des cases est constituée de cases-habitation-cuisine : les foyers où se préparent les aliments et les lits voisinent ;
- 2° - L'alignement des cases le long d'une cour centrale continuée à chaque bout du village par une piste, unique voie par laquelle le village communique avec l'extérieur ;
- 3° - Le faible espace qui sépare du "falga" les habitations-cuisines ;
- 4° - la contiguïté du "falga" et des champs ;
- 5° - L'utilisation de la paille et de l'écorce de bois de forêt pour respectivement couvrir et clore les cases (1) ;
- 6° - la quasi absence, voire l'absence de construction en terre battue, même chez les populations où cet usage est déjà habitude ;
- 7° - l'exiguïté des portes et fenêtres. Elles sont ou en écorce ou en paille. Parfois pas de fenêtres. Elles ne sont pas attachées, ne peuvent donc pas pivoter pour la fermeture : mobiles et transportables, elles sont posées indifféremment aux ouvertures que l'on veut fermer ;
- 8° - la solidité, on n'en peut mieux, des liens sociaux : le groupe est généralement lié par les liens ou du sang (mêmes totems, mêmes tabous) ou du mariage ;
- 9° - la communauté des lieux d'aisances : une ou deux fosses, là où il en existe ;
- 10° - l'exogamie ;

.../...

(1) La paille remplit ces deux fonctions lorsque le villageois n'a pas le courage ou ne conçoit pas la nécessité de se procurer de l'écorce de bois.

- 11° - l'absence de l'inceste et de l'adultère ;
- 12° - le fait que, de nos jours comme jadis, les échanges commerciaux ne dépassent pas le cercle des villages généralement voisins et des ethnies soeurs ;
- 13° - l'absence de boutiques ;
- 14° - le fait que les lampes actuellement utilisées sont du gabarit le plus petit fabriqué (1).

- Le village de type II.

- 1° - ici, la case-habitation se distingue de la case-cuisine : ces deux rôles ne sont plus confondus en une seule case comme dans le village de type I. La case-cuisine sert encore d'habitation mais seulement de façon secondaire. Elle est généralement alors réservée aux vieillards à cause de la perpétuelle chaleur des foyers ;
- 2° - la distance entre la case-cuisine et le "falga" se prononce ;
- 3° - les champs sont de plus en plus éloignés. En tout cas, aucune contiguïté entre champs et falga, comme c'est habitude dans les villages de type I ;
- 4° - les cases présentent un ensemble de moins en moins symétrique, signe de relâchement de la solidarité du groupe et des liens du sang, qui a pour conséquence, l'introduction de l'adultère, de l'esprit d'initiative, de l'atypicalité ;
- 5° - infiltration de l'endogamie dans les clans jusqu'alors exogamiques ;
- 6° - pas d'inceste ;
- 7° - certaines portes et fenêtres sont attachées et pivotantes ; mais elle ne se ferment généralement pas à clef, allions-

.../...

(1) Ce qui vient, d'une part, du prix fort élevé du litre de pétrole (85 francs CFA, le litre, voire par endroits 90, en Ogooué-Ivindo) et, d'autre part, du faible prix des produits agricoles que le paysan peut vendre (v.g. le café, acheté au paysan 45 francs CFA le Kilo. : l'agriculteur de cette région doit vendre presque deux Kilos de café, ou alors quatorze Kilos de banane plantain pour se payer un litre de pétrole).

nous dire : le vol n'existe pas (1)

- 8° - absence de classes sociales et existence de deux castes dans certains villages (2) ;
- 9° - chaque famille a ses lieux d'aisances ;
- 10° - présence, en règle générale, d'une boutique tenue par un villageois et appartenant à ce dernier.

- Le village de type III se distingue des deux précédents par :

- 1° - la dissymétrie des cases : on assiste à un
 - a) véritable bouleversement de cette régularité des cases observée dans les villages de type I et de type II.
 - b) bouleversement aussi des moeurs et habitudes caractérisant les deux premiers types de village ;
- 2° - le fait que le "falga" (cultures d'arrière-cuisine) ne longe plus d'un bout à l'autre la rangée des cases ;
- 3° - la présence, non plus d'une seule boutique, mais d'au moins deux : certains villages que nous avons étudiés en 1963 possèdent jusqu'à quatre boutiques africaines, signe d'un pouvoir d'achat plus grand du paysan ;
- 4° - le relâchement des liens sociaux, de la solidarité du groupe et la tendance vers la famille restreinte (père, mère, enfants et grands-parents avec exclusion des oncles et tantes) : une stratification sociale se dessine.

.../...

-
- (1) que volerait-on pratiquement à autrui ; les ressources des uns et des autres étant encore assez souvent égalisées par cette ancestrale entr'aide familiale clanique (sorte de parasitisme réciproque ???) à laquelle, jadis, aucun citoyen non seulement ne pouvait échapper impunément, mais encore n'aurait NORMALEMENT jamais songé échapper.
 - (2) v.g. les villages "boungom" du district de Mékambo (caste supérieure les "Boungom" caste inférieure : les pygmées ou "Bakola") ; les villages "Bakèle" de l'Ogooué ; les anciens villages "Mpongwé" de l'estuaire du Gabon.

N RESUM :

Nous constatons qu'un passage progressif de la population gabonaise du village type I, le plus ancestral, au village type III, s'opère.

Nous constatons également que l'individu en passant du village type I au village type III acquiert davantage de spontanéité, de liberté, est moins soumis à la conscience collective et à la génération des anciens, considérée comme seule dépositaire de la sagesse et de la connaissance.

LES ACTIVITES DE PAYSAN GABONAIS

Ce coup d'oeil sur la structure matérielle du village ne serait pas pleinement scrutateur si nous laissons dans l'ombre les activités du paysan gabonais.

Ces activités se caractérisent par une bipartition du travail. Au sexe masculin échoient la défense armée (1) du village, la construction et l'entretien des cases, le déboisement de la forêt, la pêche en eaux profondes, la chasse, la cueillette des produits qui ne peuvent être atteints qu'en grim pant, et le règlement des innombrables et interminables palabres et bagarres engendrées quelquefois par de réciproques répulsions inter-ethniques, et le plus souvent par les problèmes matrimoniaux et paramatrimoniaux.

A la femme reviennent les quotidiens travaux du ménage (balayer la case, préparer les aliments, s'occuper des enfants en bas âge (2) et des jeunes filles et fillettes), la récolte quasi journalière des cultures vivrières nécessaire à la préparation du repas de la journée ; la culture, en saison sèche, des espaces déboisés et sarclés par l'homme, et le désherbage périodique de ces plantations, enfin la pêche dans les marigots et les ruisseaux.

On est tôt levé quotidiennement car, dès le petit jour, les femmes partent soit à la plantation, soit à la pêche. Elles en reviennent entre midi et quatorze heures, préparent le repas, qui est, aussitôt après, consommé. L'homme pendant ce temps, ou bien se prélassé dans le corps-de-garde, en fumant la pipe, ou bien se livre à des règlements de palabres, ou bien encore - cela lui arrive deux ou trois fois par semaine - part à la chas-
.../...

(1) La défense occulte du village relève d'associations et sociétés secrètes tant masculines que féminines.

(2) Le garçon à partir d'un certain âge est pris en charge par le père qu'il accompagne un peu partout.

se ou à la pêche ou à la cueillette.

Ainsi donc le village a des activités orientées traditionnellement et principalement, voire exclusivement, vers l'auto-consommation et l'auto-subsistance.

Quelques villages, nombreux dans le nord et le nord-est, pratiquent de la culture industrielle (café, cacao notamment) qui occupent un peu plus l'homme.

Ainsi donc, en règle générale, l'adulte et a fortiori le jeune enfant et l'adolescent, se trouvent-ils traditionnellement fort peu occupés pour ne pas dire désœuvrés. Or, l'oisiveté engendre l'ennui et l'être devant inévitablement se détendre d'une manière ou d'une autre, déverse spontanément et de façon diffuse le trop plein de son énergie.

On peut dire sans trop se tromper que, dans le monde rural, l'homme s'ennuie plus qu'il ne s'occupe et que la femme y a plus de souffrances que de consolations.

Une question alors se pose : pourquoi cette population ne travaillerait-elle pas davantage ? ce qui lui permettrait d'avoir davantage de produits à écouler, et partant, d'augmenter son niveau de vie.

Seule la considération de ce que plante le paysan gabonais peut apporter une solution valable à cette question.

CONSIDERATION DE CE QUE PLANTE LE PAYSAN

Les 499 relevés topographiques effectués pour cette étude se répartissent comme suit :

		plantations ou parcelles
- District de Ndjolé (81 parcelles)	: Ndjolé	55
	: Otouma	:18)
	: Minkog-Messeng	: 8)
- District de Booué (95 parcelles)	: Oussa	26
	: .)Nsia
	: Booué)
	: .)Atsombial
- District de Makokou (138 parcelles)	: Makokou	51
	: Zooléndé	12
	: Bakwaka	20
	: Massaha	55
		.../...

		plantations ou parcelles
- District de Mékambo (61 parcelles)	: Ego : Ekata : Maboula (pygmée)	23 21 14
- Villages-témoins (124 parcelles)	: Amanengone : Nkog-Mbone	73 51

SOIT :

- 375 plantations dans les districts de Ndjolé, Booué, Makokou, Mékambo ;
- 124 champs dans les deux villages-témoins suivants : Amanengone ravitaillant l'important centre forestier de Palmévées ; et Nkog-Mbone situé au bord de l'artère la plus passante du Gabon : la route Libreville-Lambaréné.

La ventilation, par district, des superficies desdites plantations est la suivante : (1)

: DISTRICT	: Nbre : de	: Superficie : la + petite	: : la + grande	: Moyenne	: Médiane	: Interquartile
: NDJOLE	: 81	: 2,65	: 128,49	: 32,74	: 29,71	: 20,29 à 43,13
: BOOUE	: 95	: 6,23	: 95,98	: 29,39	: 25,01	: 18,45 à 40,62
: MAKOKOU	: 138	: 4,60	: 64,26	: 24,56	: 22,19	: 17,71 à 29,70
: MEKAMBO : sans pygmée	: 47	: 7,59	: 80,27	: 18,01	: 15,80	: 12,75 à 20,34
: MEKAMBO : avec pygmée	: 61	: 5,25	: 80,27	: 17,04	: 14,87	: 12,40 à 19,71
: Témoins	: 124	: 20,36	: 118,96	: 48,76	: 43,37	: 36,46 à 57,84

.../...

(1) Pour la distribution par village, voir le tableau de la page ci-après.

Les relevés topographiques avaient été effectués par un employé exerçant cette profession depuis plus de huit ans, que nous avons recruté pour ce.

VENTILATION - PAR VILLAGE - DES SURFACES CULTIVEES

12

VILLAGES	Nbre de parcelles	Superficie la + petite	Superficie la + grande	Moyenne	Médiane	Interquartile
NDJOLE	55	2,69	77,09 & 128,49	30,96 (1)	25,67	16,34 à 40,23
OTOUMA	18	7,05	65,94	38,17	40,99	24,27 à 52,31
NINKOG-MESSENG	8	1,94	45,46	32,79	30,60	29,16 à 41,78
OUSSA	26	6,23	60,15	25,95	20,50	16,09 à 37,93
NSIA	35	8,89	59,79	30,52	30,08	19,28 à 41,85
ATSOMBIAL	34	10,94	95,98	30,86	25,01	20,36 à 40,08
MAKOKOU	51	6,66	49,40	23,60	21,86	16,05 à 30,50
ZOLENDE	12	22,24	48,37	31,40	28,30	26,14 à 35,94
BAKWAKA	20	9,62	38,26	21,79	19,79	17,71 à 26,65
MASSAHA	55	4,60	64,26	24,98	21,32	17,50 à 28,80
EGO	23	10,77	35,39 & 80,27	22,85 (2)	19,41	16,86 à 23,45
EKATA	24	7,59	20,69	13,36	13,07	11,38 à 15,16
MABOULA	14	5,25	21,79	13,79	14,02	11,36 à 16,67
AMANENJONE village-témoin	73	21,16	84,09	42,81	42,13	36,57 à 47,80
NKOG-MBONE village-témoin	51	20,36	118,96	57,26	57,84	31,17 à 74,99

(1) Cette moyenne devient 29,15 si l'on défalque le champ ayant 128,15ares

(2) Cette moyenne devient 20,24 si l'on retranche la parcelle ayant 80 ares 27.

Si maintenant nous considérons individuellement chaque champ, l'ensemble des 499 superficies dont a été effectué le relevé topographique présente les paramètres ci-après :

- superficie la + petite	:	2,69 ares
- superficie la + grande	:	128,49 ares
- Moyenne	:	35,75 ares
- Interquartile	:	18,51 ares à 42,13 ares
- Médiane	:	27,20 ares

Si nous faisons abstraction des villages-témoins, nous obtenons pour les quatre districts de Ndjolé, Booué, Makokou, Mékambo, (soit : 375 champs), les paramètres suivants :

- surface la + petite cultivée	:	2,69 ares
- surface la + grande cultivée	:	128,49 ares
- Moyenne	:	26,37 ares
- Interquartile	:	16,40 ares à 33,34 ares
- Médiane	:	22,50 ares

Un fait patent se dégage des faits ci-dessus : c'est LA DIMINUTION PROGRESSIVE DES SURFACES CULTIVEES A MESURE QU'ON S'ELOIGNE DE NDJOLE, NOTRE POINT DE DEPART.

En effet, si nous prenons comme base de pourcentage les superficies du district de NDJOLE, nous avons des moyennes la ventilation ci-après :

- NDJOLE	:	moy. 32,74 ares	équivalant à 100 %	des surf. de NDJOLE
- BOOUE	:	" 29,39	" 89,76 %	"
- MAKOKOU	:	" 24,56	" 75,01 %	"
- MEKAMBO	:	" 18,01	" 55 %	"
sans pygmée :				
- MEKAMBO	:	" 17,04	" 52,04 %	"
avec pygmée :				
- VILLAGES-	:	" 48,76	" 148,93 %	"
TEMOINS	:			

Nous constatons d'autre part que les villages témoins, choisis précisément pour leur emplacement, situation et voisinage, ont des superficies cultivées qui équivalent à 148 % des surfaces de Ndjolé.

Si nous prenons comme base de pourcentage les superficies des deux villages-témoins AMANENGONE et NKOGBONE, choisis, nous l'avons déjà dit, le premier à cause de la proxi-

.../...

mité du chantier Palmévéas dont l'impact sur l'agriculture dudit village est indéniable ; le second, à cause de la manifeste influence qu'y exerce la route Libreville-Lambaréné, la plus travaillée et la plus passante des artères du Gabon ; - nous obtenons des moyennes des districts ici étudiés la ventilation ci-dessous :

LIEU	Moyenne des surf. cultivées dans le lieu	cette moyenne équivaut à tant % des surfaces des villages-témoins
Villages-témoins	48,76	100 %
Dist. de NDJOLE	32,74	67,14 %
Dist. de BOOUE	29,39	60,27 %
Dist. de MAKOKOU	24,56	50,36 %
Dist. de MEKAMBO sans pygmée	18,01	36,93 %
Dist. de MEKAMBO avec pygmée	17,04	34,94 %

Nous constatons encore mieux ici cette diminution progressive des surfaces cultivées.

Nous en concluons donc que :

- 1° - L'étendue des champs cultivés par les paysans nord-est du Gabon est fonction des possibilités de commercialisation offertes à ce dernier.
- 2° - Ces possibilités de commercialisation sont, elles, fonction de L'INFRASTRUCTURE ECONOMIQUE DU RESEAU ROUTIER NOTAMMENT, comme l'illustre bien le cas du village Nkog-Mbone. En effet, la distance LIBREVILLE-NDJOLE mesure quelque trente kilomètres de plus que la distance LIBREVILLE-NKOG-MBONE. Or, les superficies cultivées à Ndjolé représentent 0,54 (un peu plus de la moitié) des superficies cultivées à NKOG-MBONE. L'interquartile des superficies de Ndjolé va de 16 arcs 34 à 40 ares 23 : il n'atteint, donc, même pas la médiane des champs de NKOG-

.../...

MBONE, laquelle est de 57 ares 84. Cette sensible différence des étendues cultivées tient :

- a) au tronçon de route EBEL-NDJOLE fort défectueux jusqu'en 1963. Aucun familier de cette zone n'ignore les "Montagnes de sable" dont les annuels éboulements isolaient et désolaient littéralement jusqu'en 1963 (avant les travaux entrepris par la SATEM), un mois, voire deux mois du ant, NDJOLE et ses environs. En 1959, toute circulation y fut supprimée pendant trois mois par ces éboulements.
- b) à la topographie respective de ces deux localités : NKOG-MBONE est bâtie sur une étendue plane ; NDJOLE, par contre, est sur un terrain accidenté, véritable frein à l'expansion de ce centre (1).

3° - En dotant le Gabon, pour les liaisons internes, d'un réseau aérien record (plus de cent terrains d'aviation pour un territoire de 267.000 Km²) dont nous ne cherchons nullement à minimiser le RÔLE ÉMINENT CAPITAL dans la vie économique du territoire ; l'on a, sans l'avoir recherché, contribué à la stagnation du monde rural au Gabon. En effet, si l'avion, au Gabon, permet "des liaisons extrêmement rapides entre toutes les localités du pays, même les plus reculées, assure les liaisons politiques, dessert les chantiers forestiers et les exploitations minières, assure de multiples transports de fret et de passagers entre la côte et l'intérieur" (2), - il ne transporte et ne peut valablement transporter le paysan dont le revenu annuel est infime, ni les produits agricoles locaux consommés par l'autochtone seul : le prix de revient et de vente de ces derniers seraient trop élevés face au pouvoir d'achat du travailleur gabonais (3)

En réalisant, au Gabon, les liaisons et échanges né-

.../...

(1) cf. G. Balandier : Afrique ambiguë, p. 13

(2) cf. "Investissements au Gabon" (Direction de l'Information, Libreville), p. 21.

(3) cf. notre ouvrage : "Facteurs d'Intégration et de Désintégration du Travailleur Gabonais à son Entreprise" (1961). (O.R.S.T.O.M., Paris).

~~cessai~~

cessaires au monde commercial, industriel, forestier, politique, bref, MODERNE, l'avion supprimait au réseau routier son "modus vivendi" et sa raison d'être, c'est-à-dire, les impératifs (son entretien) qu'il imposait tant qu'il était, avec la rivière et le fleuve, le seul moyen de liaison. Devenu de moins en moins utile au regard du monde des affaires, le réseau routier de la zone ici étudiée ne fut ni amélioré, ni même en certains tronçons suffisamment entretenu (dans le district de Mékambo notamment, et dans l'Ogooué-Ivindo en général). Les habituels usagers des routes de l'Ogooué-Ivindo, jusqu'en 1963, le savent trop bien, notamment chaque fois qu'il leur fallait payer de nouveaux amortisseurs de voitures, ce qui avait une inévitable incidence sur le prix kilométrique des articles transportés.

Bref, les communications entre villages ne se trouvèrent pas suffisamment améliorées au fil des ans, ; le passage de l'économie de subsistance (comportant une faible économie de marché) à une économie de marché à tendance de plus en plus prospective ne put s'opérer dans ces régions, chez le paysan.

NOUS SUGGERONS EN CONSEQUENCE CECI :

Dans les pays sous-développés, tout Plan de Développement qui se veut réellement rationnel, opérant (c'est-à-dire dont l'objectif serait d'apporter, de manière de moins en moins inégale ou si l'on préfère de plus en plus égale, à toutes les couches sociales un profit) devrait, pendant sa période d'élaboration, se pencher de façon toute particulière sur les incidences d'une politique ou d'accroissement, ou de non-accroissement pour ne pas dire "négligence", du réseau routier (1).

(1) Avec, d'une part, le passage de l'exploitation forestière de la zone côtière, épuisée, à la zone intérieure, riche et encore inexploitée, avec, d'autre part, les travaux préliminaires à l'ouverture de la mine de fer de Mékambo, - le réseau routier de l'Ogooué-Ivindo et, il va de soi, le tronçon qui le relie à la passante route de Libreville-Lambaréné, est en train d'être rénové et élargi.

Un dernier point que nous signalerons dans cette communication, c'est :

L'EVOLUTION DE LA COMMUNAUTE PYGMEE NORD-EST DU GABON EN RELATION AVEC LES CHANGEMENTS EN AGRICULTURE. Car, cette évolution peut, à notre avis, éclairer énormément la recherche fondamentale sur l'évolution des civilisations des peuples de la forêt.

Nous nous arrêterons principalement aux pygmées d'EKA-TA, dont l'agglomération désignée sous le nom de MABOULA par la population environnante, est OFFICIELLEMENT appelée EKATA, nom du village "boungom" situé à 500 mètres dudit village pygmée.

De nos travaux, il appert que les Pygmées de MABOULA, et de façon générale, les pygmées de MEKAMBO, sont passés par quatre grands stades d'évolution ou civilisation étroitement liés aux stades de leur genre de vie.

1er Stade : cueillette et chasse pures, avec prédominance de la cueillette.

La population vit en pleine forêt. On ne peut point parler de village, au sens propre du terme ; car, l'on s'abrite et se réfugie où l'on peut et comme on peut. Les habitations sont seulement des ébauches ; la vie sociale est réduite à sa plus simple expression ; le refuge où le corps humain peut se retirer, notamment pour se restaurer grâce au sommeil, d'abord semblable à celui que se procurent les anthropoïdes supérieurs, se transforme, sans trop de retard, en une sorte de construction très éphémère faite de feuilles, roseaux, branchages, bref, de matériaux que la main ou la dentition humaine peut, SEULE, SANS INTERMEDIAIRE, couper.

On vit essentiellement des produits immédiatement consommables que l'environnement présente : l'agriculture est encore ignorée. La gamme des viandes consommées se limite à deux espèces :

- les bêtes que l'homme, grâce à ses propres jambes, peut capturer ; et
- les récents cadavres de bêtes.

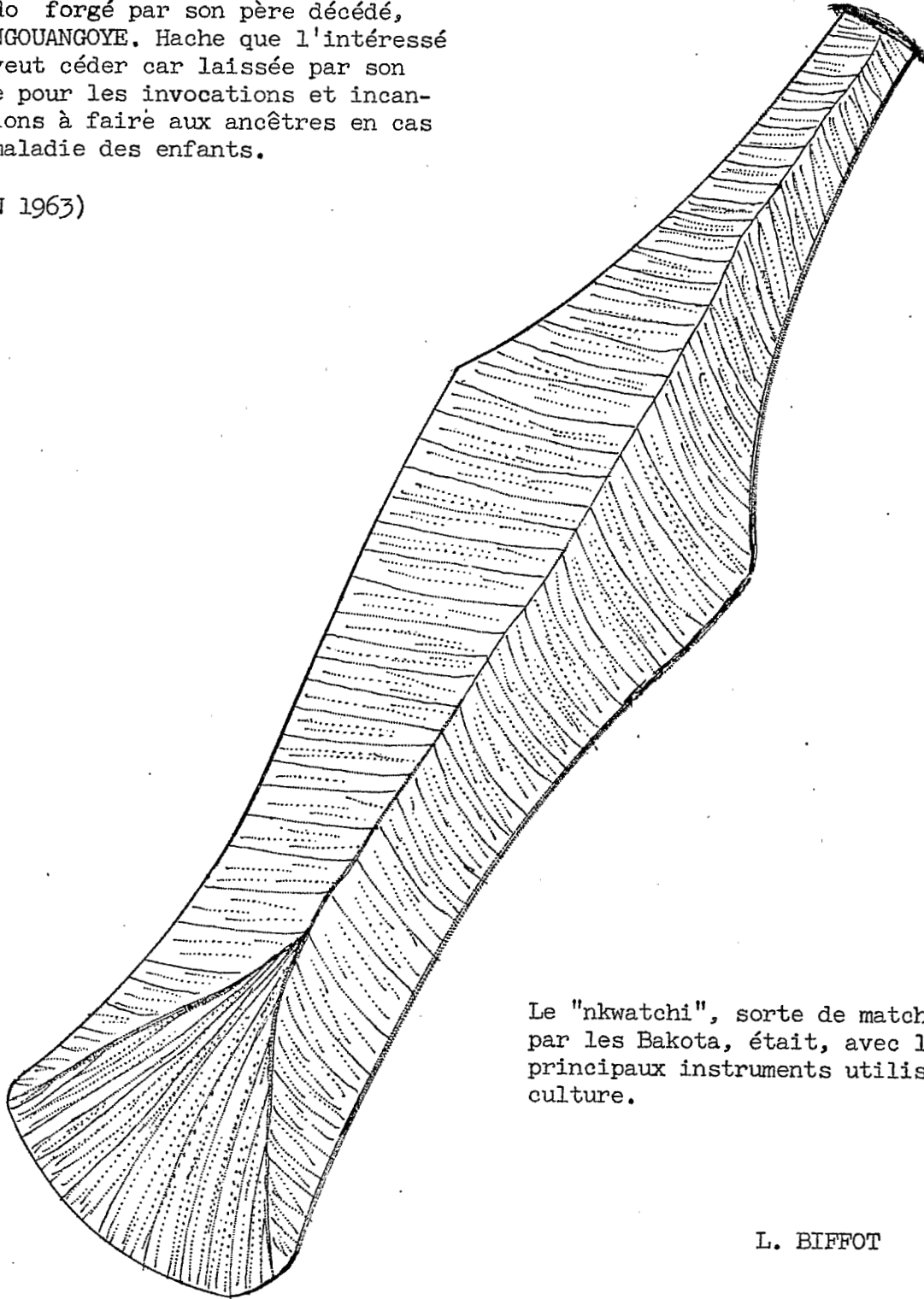
Pas ou presque pas de division du travail, ou, si l'on préfère, une esquisse de division du travail d'ordre plutôt physiologique et biologique, sorte de prolongement de la spécification sexuelle de l'être.

La notion de territorialité, et partant, de propriété, est encore une tendance faiblement s'actualisant et probablement pas bien différente encore, au point de vue degré d'actualisation, du spectacle que nous offre présentement dans leurs territoires naturels les anthropoïdes supérieurs : la hiérarchisation des individus, qui en découle, embryon et prototype, à notre avis, des futures distinctions et différenciations des individus en castes, clans, tribus, classes etc... - est ici - à ce stade - encore affectée par deux principaux facteurs : les différences de force physique et les différences de vivacité mentale. On gravite et rayonne autour d'une certaine aire plus ou moins tracée par l'abondance des produits naturels consommables : on y demeurera tant .../...

REPRODUCTION en grandeur naturelle
du HENDO (ou Yendo) de
Monsieur EHEPA, chef du village
MASSAHA.

Hendo forgé par son père décédé,
IPENGOUANGOYE. Hache que l'intéressé
ne veut céder car laissée par son
père pour les invocations et incan-
tations à faire aux ancêtres en cas
de maladie des enfants.

(JUIN 1963)



Le "nkwatchi", sorte de matchette forgée
par les Bakota, était, avec le "hendo", les
principaux instruments utilisés en agri-
culture.

L. BIFFOT

que dureront ces derniers, puis, on se déplacera, ou toujours à la recherche de produits naturels, ou bien à la suite du décès d'un membre du groupe ; car, les funérailles consistent à laisser l'individu là même où il a expiré.

Cette forme de sépulture se rencontre également chez des peuples non pygmées du Gabon : v.g. chez les Bakotas de l'époque pré-agricole. Et c'est là un des points attachants de l'étude du monde pygmée : retrouver, chez des sociétés non pygmées, des manières d'agir semblables. Au village Nzokosoa, en effet, à 42 Km de Makokou, sur la route de Mékambo, en présence des plus grises têtes du village, tels le septuagénaire Zacharie Pengamotaba, chef de village, et la vénérable Madame Angatamba, une des femmes du propre père de Pengamotaba (elle était déjà pubère, dit-elle, lorsque Pengamotaba avait 4 - 5 ans) ; un de nos informateurs "KOPA", Monsieur Emile Ngouwan, affirme que son père Kwakangoye, 90 ans environ, raconte : "Dans le vieux temps, avant l'invention du "Yendo" et du "Nkwatchi", les gens étaient enterrés un peu à la manière dont le phacochère de nos forêts prépare son abri dès qu'il sent l'orage. Celui-ci, en effet, de son grouin, rassemble l'herbe et bouts de bois... et s'y enfuit... Les morts étaient jadis recouverts d'herbe et de branchage. Le village ensuite se "déplaçait".

Cette civilisation connaissait un second genre de sépulture : les trous pratiqués au pied des arbres par où le temps ou des animaux telle la fourmi. Lorsqu'un arbre présentait une sorte de "caverne", le mort était enfoui dans ce trou béant.

Du point de vue religieux. La notion de la divinité n'est probablement pas encore connue. En tout cas, le culte des ancêtres n'existe pas.

La langue parlée est pauvre, en corrélation avec l'art (c'est-à-dire la connaissance) de l'époque.

Du point de vue économique-politique, c'est la vie du groupe se différenciant très mal de la vie individuelle. Sans doute, une hiérarchisation existe, nous l'avons dit plus haut, établie sur les différences de force physique et les différences de vivacité mentale : mais cette hiérarchisation est aussi fragile que ses fondements mêmes.

Du point de vue politique, le groupe n'est lié à aucun autre groupe par des liens ou de solidarité ou de subordination.

Combien de temps dura à peu près ce mode de vie ? Il cessa, nous semble-t-il, avec, entre autres, la découverte du feu.

2ème stade : cueillette et chasse, à l'aide d'un bâton notamment.

La possession du feu bouleversa les habitudes et coutumes du monde pygmée.

En permettant à l'être humain de pouvoir brûler le bois de forêt, la possession du feu fut un des déterminants facteurs qui contribuèrent puissamment à faire passer le Pygmée de l'économie de cueillette et chasse sans outil avec prédominance de la cueillette, à une économie de cueillette et chasse à l'aide d'un bâton notamment.

En pouvant, grâce au feu, se procurer des "bâtons", il va de soi, plus résistants que ce que sa main et dentition seules peuvent couper, le Pygmée put, non seulement se procurer une alimentation quantitativement et qualitativement moins insatisfaisante, mais encore se construire des refuges moins éphémères pour ne pas dire plus solides.

La gamme de viande consommée ne se limite plus aux deux espèces ci-dessus énumérées ; car s'y ajoutent

- les bêtes que l'homme peut abattre en s'armant d'un bâton ; bêtes, qu'il faut cependant atteindre ou tout au moins approcher en courant ou par ruse ; et
- les bêtes que l'on peut capturer, grâce à un bâton piqué en terre et habilement apprêté en "piège".

La tendance à se procurer un territoire, une propriété, atteint ici un degré d'actualisation nettement supérieur au degré atteint au précédent stade d'évolution. Le groupe, en se dotant d'habitations moins éphémères, demeurera plus longtemps dans une même aire : d'où régression, faible peut-être mais évidente cependant, de son nomadisme, - ou plus exactement, de son errance - originel(le)

La hiérarchisation socio-économique et la division du travail sont de moins en moins simples à partir du moment où le bâton-outil, d'abord simple prolongement de la main, - non lancé - , sera de plus en plus lancé : l'homme réfléchissant ensuite sur ce geste découvrira la "lance", sa deuxième arme de jet après la pierre. L'arc, puis la lance-deux-pièces (bâton, et ou un métal ou une pierre pointu) ne seront plus que des perfectionnements apportés, plus tard, au bâton-lancé.

Le bâton-outil révolutionna-t-il le système de sépulture rencontré plus haut ? Il ne le semble pas, si l'on n'oublie pas que l'abandon des morts là même où ils ont expiré se pratiquait encore chez les Bakota avant l'invention du "Yendo" et du "Nkwatchi" ; Or, les Pygmées ici étudiés ne sont en possession du fer que depuis peu de temps.

Avec les besoins nouveaux et les réalisations nouvelles apportés par l'art alors pratiqué (1), la langue parlée eut un vocabulaire de moins en moins pauvre, aussi bien qualitativement que quantitativement.

Du point de vue politique, le groupe n'est encore lié à aucun autre groupe par des rapports de subordination ; car il vit en société nettement CLOSE

Cette civilisation, qui dura nous ne pouvons dire (et ce n'est point notre rôle de psycho-sociologue) combien de temps, cessa, nous semble-t-il, lorsque le monde pygmée passa de cette économie d'auto-subsistance de société se suffisant à elle-même, - à une économie de troc avec L'ETHNIE environnante, en l'occurrence les Boungoms.

.../...

(1) - Signalons, entre autres, le passage de la nourriture
sur aliments grillés.

3ème stade : Economie de troc

Ecoutons à ce sujet un de nos informateurs, Monsieur Gabriel MBAMI, 70 ans environ, que nous avons interviewé au village Mbéza, à 11 Km 1/2 de MEKAMBO, sur la route d'EKATA.

"La terre d'ici est aux Bakola. Nos ancêtres, un jour rencontrèrent dans la forêt un groupe de Pygmées vivant de miel et d'ignames de brousse. Nos pères leur apportèrent d'abord de la nourriture... Les Pygmées, qui, à cette époque, ignoraient la culture de la terre, apportaient aux miens de la viande et étaient payés en manioc. Les liens se resserrant, les Pygmées vinrent habiter notre village et considérèrent nos ancêtres comme leur père et chef... Les Pygmées domestiqués par une tribu boungom prenaient la tribu de leur colonisateur. C'est ainsi que MES Pygmées sont "tous des samulolo" comme moi..."

Le troc bouleversa la vie Pygmée.

Au début, c'était un système de relations entre groupes nullement subordonnés l'un à l'autre. Qui plus est, on n'avait même pas besoin de se parler VERBALEMENT, ni même de simplement se voir : l'un (le Pygmée) apportait sa marchandise (viande de chasse, miel sauvage récolté etc...) qu'il déposait à l'entrée du village "boungom", puis disparaissait ; l'autre - "le Boungom" - ou à un moment préalablement convenu ou jadis informé par des cris conventionnels, allait prendre possession de la marchandise pygmée et déposait au même endroit la quantité de manioc, sel etc... estimée comme contre-valeur.

Ce système d'inter-dépendance économique cessa à partir du jour où commença entre les deux communautés le système de PRÊT. Car, on finit ou par trop compter sur l'amabilité du prêteur ou par devenir débiteur insolvable soit parce que la maladie, v.g., empêcha de travailler, et donc de rembourser, soit parce que le prêteur, astucieux, avait machiavéliquement plusieurs fois prêté à un point tel que le bien candide pygmée ne peut plus rendre. Alors s'établit ce système d'offrir en gage ou un jeune enfant ou une jeune femme, qui retournera chez soi une fois que le prêt aura été INTEGRALEMENT PAYE.

Le système des otages ne tarda pas.

Ainsi s'abîmèrent les rapports de ces deux communautés jusqu'alors politiquement indépendantes ou, si l'on préfère, économiquement inter-dépendantes.

Le monde pygmée non agraire se trouva vassalisé par le Boungom possédant l'art de cultiver la terre.

Un des révélateurs - au sens photographique du terme - de cette situation maître-esclave, colonisateur - colonisé, - est l'unilatéralité des rapports matrimoniaux et paramatrimoniaux entre Pygmées et Boungoms ; le maître étant socialement autorisé à épouser les femmes du groupe subordonné ; un tabou, d'autre part, interdisant formellement toute union entre les femmes de la caste des maîtres et les hommes de la caste vassalisée. C'est un fait social que nous avons constaté en 1959, à Pointe-Noire,

Bakola : mot "Boungom" signifiant pygmée.

.../...

dans la société négro-africaine que nous étudions alors, et que nous signalons dans "Liens Matrimoniaux et Para-matrimoniaux".

On nous excusera de ne pouvoir indiquer ici qu'une partie des effets produits par cette vassalisation :

- 1°/ - L'abandon par le Pygmée de sa langue maternelle et l'adoption par ce dernier de la langue de son seigneur, plus riche et plus subtile parce que véhiculant la pensée d'un monde plus complexe dans son industrie que le monde pygmée ; les pygmées colonisés par les Boungom ont actuellement pour langue maternelle le boungom ; ceux qui sont d'obédience Mahongwé parlent le "mahongwé". Il en est de même de ceux qui furent vassalisés soit par les Fang, soit par les Mpongwè, soit par les Bapunu.
- 2°/ - L'oubli, par les jeunes générations -, des habitudes, coutumes, croyances, ... de leurs pères, considérées par les jeunes Pygmées comme archaïques et risibles, et l'adoption progressive des moeurs des colonisateurs, considérées comme "civilisantes". Adoption qui, chez le Pygmée, est, actuellement, telle que toute la gamme de clans que comporte ladite société ~~est~~ ne contient pas un seul clan qui ne se retrouve pas dans l'éventail des clans du colonisateur ;
- 3°/ - Un manifeste sentiment d'infériorité vis-à-vis du maître ; et une sorte de paternalisme difficile à définir chez ce dernier, mêlé d'un indéniable mépris concrétisé par la négation de la qualité d'homme à l'adresse du Pygmée. Combien de fois, au cours de nos investigations sur le terrain, n'avons-nous pas entendu dire que : "les Pygmées ne sont pas des hommes". Car, il y a la race des hommes : celle de tous ceux qui ne sont pas Pygmées ; et il y a, d'autre part, la race des "Pygmées". Et cette distinction est accompagnée d'un sourire nullement équivoque chez le Boungom interviewé.
- 4°/ - Une nette répartition du village en deux quartiers : il y a le quartier pygmée et le quartier des non-pygmées.
- 5°/ - Une lente stoïcisation du Pygmée ; et un accroissement de cette soumission à la nature, que la forêt équatoriale avait au fil des siècles enseignée à ce dernier.
- 6°/ - La participation du Pygmée aux travaux manuels que le maître n'aime pas beaucoup faire ; situation qui découvre progressivement au monde pygmée l'art de cultiver la terre.

4ème stade - La culture de la terre telle qu'elle est pratiquée par le colonisateur.

C'est à ce stade que sont actuellement les Pygmées de MABOULA comme d'ailleurs la majorité des Pygmées nord-est du Gabon. Le principal critère de ce stade est un radical changement dans le genre de vie.

.../...

Alors qu'en 1960, les Pygmées de MABOULA ne cultivaient pas encore la terre, ainsi que l'affirme Monsieur Cl. CABROL dans ses "Notes" prises au cours d'une tournée en 1960 chez les Pygmées de MEKAMBO ; trois ans après (en 1963) ils avaient tous des plantations comparables aux plantations des agriculteurs "bougom", "mahongwé", "bakota" etc... Sans doute, des différences s'observent dans la façon pygmée de planter le manioc, de délimiter les parcelles etc..., différences que nous ne pouvons indiquer dans une vue aussi panoramique que celle des présentes pages ; néanmoins, l'agriculture, chez le Pygmée, ne présente plus que des différences de degré, comparée à l'agriculture du colonisateur.

Le village MABOULA, en effet, avait, en mai 1963, pour 13 lots ou parcelles de falga :

629 bananiers	100%	des parcelles du falga
239 cacaoyers	61,53%	des " "
21 mandariniers	61,53%	des " "
32 papayers	53,84%	des " "
109 ananas	46,15%	des " "
81 pieds de tabac.....	46,15%	des " "
8 pieds de piment	30,76%	des " "
20 pieds de taro.....	23,07%	des " "
10 cannes à sucre	15,38%	des " "
3 atangatiens	15,38%	des " "
1 avocatier	7,69%	des " "
1 caféier.....	7,69%	des " "
2 pieds de citronnelle.....	7,69%	des " "

Cet éventail des produits de falga du village Maboula n'est pas bien différent de l'éventail des falga des autres villages que nous avons étudiés.

Les plantations, par contre, sont moins riches, quantitativement aussi bien qu'en variétés cultivées.

En effet, abstraction faite du manioc, contenu dans 100 % des 15 plantations exhaustivement dénombrées à MABOULA : les autres variétés plantées dans lesdites plantations sont :

- le maïs	dans 60 %	des plantations
- l'igname	dans 33,33 %	"
- le bananier ...	dans 26,66 %	"
- le piment	dans 6,66 %	"
- l'oseille	dans 6,66 %	"

Avec l'agriculture, le monde pygmée est passé de l'errance ancestrale au sédentarisme.

Grâce à cette nouvelle vie sédentaire, des écoles de plus en plus se créent dans les villages pygmées, ou à proximité de ces derniers : l'école d'Ekata avait, en 1960, une soixantaine d'enfants pygmées, affirme Monsieur CABROL, dans ses "Notes sur les Pygmées de MEKAMBO".

La technique agricole qu'ils possèdent actuellement est si peu différente de celle de leurs maîtres et seigneurs que la vassalisation du monde pygmée par ces derniers est en voie de disparition.